

nous, trompé plus gravement encore en plaçant dans sa capote une coulisse au-dessous du ba-volet, attendu que déjà depuis fort long-temps on ne mettait plus de coulisses aux chapeaux de femmes.

A ces diverses observations, lord Feeling a répondu d'une manière, sinon très-concluante, au moins très-peu gracieuse et en des termes qui prouvaient une grande irritabilité d'amour-propre et une obstination toute britannique.

Ce que voyant, sans insister davantage sur les objections que nous avons soumises au noble lord uniquement dans l'intérêt de son ouvrage, nous nous sommes borné à le traduire textuellement et avec une scrupuleuse fidélité.

## A. FONTANEY.

HAM<sup>1</sup>.

I secundo

Omne; et nostri memorem sepulchro

Scalpe querelam.

HORAT., liv. III, od. XI.

Trois générations nouvelles avaient été ajoutées aux vieilles générations. Le siècle qui vit l'étendard de France à Moscou et aux Pyramides; le siècle de la royauté militaire, de la royauté

<sup>1</sup> Les habitants prononcent Han; c'est même de cette manière que l'écrivain Philippe de Commines (liv. V, chap. XIII), Palma Cayet (Chro. nov., liv. VII), P. de L'Estoile (an. 1595), et enfin de Thou (liv. CXII).

parlementaire, et de la démocratie royale, était achevé. Il venait de franchir ces portes fatales qui s'ouvrent sur l'abîme de l'éternité, et que le temps même ne repasse plus.

Sur le bord oriental d'un fleuve limoneux et pourtant rapide, à quelques lieues de la mer, et tout auprès d'une riche et populeuse cité, s'élevait un assez modeste manoir, construction gracieuse et presque moderne, que défendaient contre la violence des vents d'occident d'épaisses et vieilles allées d'ormes et de peupliers. Deux longues flèches de fer, disposées suivant l'art merveilleux de Franklin, en surmontaient les combles et le préservaient des ravages fréquents du tonnerre. Au haut de ces flèches, brillaient et criaient à-la-fois de légères girouettes de cuivre doré. De larges écussons chargés de chiffres au lieu d'armoiries en décoraient les frontons, et marquaient la famille dont il était le vieil héritage. C'était une demeure en même temps riante et sévère, dont le voisinage du fleuve, le mouvement animé d'une navigation qui ne s'interrompt jamais, la variété des aspects, l'heureuse nature du sol, l'énergie d'une végétation vivace et inépuisable, formaient une retraite d'une espèce à part, une solitude sans isolement et sans uniformité.

Des hôtes nombreux habitaient en ce moment

le château; aucun cependant n'était étranger. C'était le vieux comte Richard (on ne le nommait pas autrement dans la contrée), et avec lui ses enfants, et puis leurs enfants.

Le vieillard avait déjà parcouru une fort longue carrière; mais ses mœurs simples et douces, le calme habituel de son humeur et de son esprit, la force d'un tempérament naturellement sain et que nul excès n'avait jamais altéré, retardaient pour lui l'époque de ce triste et inévitable affaiblissement, funeste commencement de mort au sein de la vie.

Chaque soir, quand la dernière lueur du jour avait disparu, la famille entière s'assemblait autour du vieux comte dans le salon du château. C'était un appartement assez vaste, orné d'une simple boiserie grise et d'une lampe de bronze qui descendait du plafond. Au coin d'une cheminée de marbre blanc, était un immense fauteuil de maroquin vert, vieux siège usé, boiteux, vermoulu, où s'asseyait assidûment le maître du lieu, et pour lequel il avait une prédilection toute religieuse, car c'était celui dont se servait son aïeul.

Sur l'autre côté, un large tableau était suspendu, ouvrage brillant quoique incorrect d'un peintre qui avait eu de la célébrité. Le personnage qui en occupait le centre et qui en était le sujet

était vêtu d'une ample robe violette à manches pendantes. Près de lui, sur un tabouret de velours noir, un coffret d'or merveilleusement ciselé. Plus près encore, une table élégante et riche, et sur la table un rouleau de parchemin à demi déployé où se lisait ce titre : *Amnistie*. L'année s'y lisait aussi, c'était 1825. Au bas se voyait la signature du roi, celle de Charles, et au-dessous celle du garde-des-sceaux de ce temps.

Ce portrait était en grande vénération dans le château; il rappelait à cette famille des souvenirs qui lui étaient chers, et le vieux comte Richard, qui ne voulait pas que la tradition s'en perdît, en faisait souvent le sujet de ses entretiens avec ses petits-enfants.

Il était assez vieux pour avoir assisté à tous les changements de fortune qu'avait éprouvés son grand-père. Il était né au commencement de son premier ministère, quand tout lui souriait et lui succédait. Il l'avait vu ensuite luttant contre les partis, puis se retirant devant eux, puis revenant, victime dévouée, quand d'extrêmes périls menacèrent le prince et l'état.

Sa raison précoce et cultivée par de tendres soins était déjà vive et développée dans le temps que d'affreux revers justifiant les pressentiments du bon serviteur, avaient renversé le frêle édifice de sa fortune, et l'avaient jeté proscrit et captif parmi les ruines du trône souillé et brisé.

Il avait pénétré à Vincennes, au Luxembourg, au château de Ham. Il avait vu ces grandes misères; il avait été témoin des profondes émotions qu'elles inspiraient; il avait joué au haut du donjon, sur les genoux du proscrit. Ses discours, ses exhortations, sa physionomie animée, tout était vivement empreint dans ses souvenirs. Les soixante-dix années qui s'étaient écoulées depuis cette catastrophe, n'en avaient rien effacé.

Il parlait peu de lui-même, disait souvent le vieillard, mais beaucoup et perpétuellement de la France. Sans cesse il nous répétait d'être résignés, et de ne pas déshonorer notre malheur par d'indignes plaintes. Tous ses regrets étaient réservés à ses bienfaiteurs.

Lorsque leur nom venait sur ses lèvres, sa voix s'altérait, ses yeux s'emplissaient de larmes, son langage devenait plus pénétrant et plus élevé. C'était alors que la douleur avait accès dans son cœur.

Honte, honte, mon fils, s'écriait-il, on ne s'est souvenu de rien! Vieux droits, vieux titres, vieilles infortunes; gloire et bienfaits du temps présent et des temps passés, on ne s'est souvenu de rien!

Mais quand le ciel veut donner de hauts enseignements à la terre, il faut bien qu'il envoie les grands malheurs aux grandes vertus.

Qu'importe que le malheur aille au crime? C'est son chemin ordinaire, et chacun le sait. Qu'avons-nous affaire de cette leçon vulgaire et stérile qui n'étonne plus et n'enseigne rien?

Il faut des victimes sans tache pour ces holocaustes par qui s'expient les grandes erreurs de la terre.

Je me souviens, poursuivait-il, de cette cour déserte et de cette royauté délaissée. Tout lui était avertissement et présage. Vous eussiez dit ces pauvres solitaires auxquels on répète à chaque rencontre: « Frère, il faut mourir. »

Oui, certes, le mal était profond, invétéré, peut-être incurable. Si jamais d'extrêmes tentatives furent légitimes, c'était dans ce temps.

Seulement il y avait encore à attendre... Qui le sait?... Qui sait si l'ennemi qu'on n'attaquait pas aurait tout osé, ou si, osant tout, sa témérité même n'eût pas aidé à sa confusion et à sa défaite?

Mystères maintenant inutiles, et que le temps qui en avait le secret ne peut plus nous manifester.

Noble race de rois, ne vous abandonnez point. L'avenir aime à renouveler la face du monde. Laissez passer le vent de l'adversité.

C'était surtout du château de Ham, parce qu'il y était venu bien plus tard, que le vieux comte

avait gardé de nombreux et vifs souvenirs. Il racontait sur ce château d'anciennes histoires que les plus jeunes d'entre ses petits-enfants lui faisaient souvent répéter.

Quelquefois il leur en faisait la description. C'était un château de médiocre défense, leur disait-il. Le connétable de Saint-Pol l'avait fait construire, dans la dernière moitié du quinzième siècle, sur les ruines de l'ancien château. Il était de forme carrée, et flanqué aux angles de quatre tours rondes, liées entre elles par des remparts fort étroits. Une tour carrée protégeait au nord-ouest l'unique porte du fort; une autre tour de pareille forme s'élevait au côté opposé, dans la direction du nord-est. Deux demi-lunes, au couchant et au levant, formaient les seuls ouvrages extérieurs. Le long des remparts du midi et de l'est, coulait le canal du duc d'Angoulême. La Somme, qui baigne la ville, coulait aussi tout auprès. Dans l'intérieur de la cour, deux médiocres bâtiments faits en briques servaient de casernes. La prison d'état était placée à la pointe extrême de l'un de ces bâtiments. C'est là, mes enfants, dans une chambre triste et étroite, que j'ai vu long-temps votre aïeul, calme, patient, ne demandant rien, ne se plaignant de personne, n'oubliant des malheurs de la France que ceux qui l'avaient lui-même frappé.

Seulement il avait gravé au haut de sa cheminée la naïve et mystérieuse devise de Philippe-le-Hardi : *Moult me tarde!*

Une chose pourtant méritait d'être remarquée dans ce château ; je veux dire la tour de l'est, à laquelle le nom du connétable était demeuré. C'était une lourde et grossière masse de pierres, haute de cent pieds, d'un diamètre aussi de cent pieds, et dont les murs avaient trente-deux pieds d'épaisseur. Trois étages, outre les cachots creusés dans les fondements, divisaient à l'intérieur cette informe construction ; mais tout cela nu, et sans aucun vestige d'art, ni de goût. La porte seule avait encore quelques ornements et une inscription ; des cordons entrelacés d'où pendaient deux glands comme aux écussons des évêques, et au-dessus ces deux mots, *Mon mieux*, vaine expression d'une confiance que la fortune déçut.

Sous l'ancienne monarchie, ce château servit long-temps de prison d'état. Louis XVI, qui supprima les prisons d'état, changea sa destination ; mais, sous la république, on la lui rendit. Louis XVIII la lui ôta de nouveau, quand il prit possession du trône<sup>1</sup>. Quand Charles X en descendit, les prisons d'état se rouvrirent, et le château reprit sa destination.

<sup>1</sup> Ordonnance du mois de mai 1814.

A l'extrémité de la cour était un vaste tilleul. C'était le seul arbre que vissent les prisonniers, et encore de loin. Regardez cet arbre, me dit un jour mon aïeul, un homme fameux l'a planté, un homme qu'on appelait Bourdon, l'un des fondateurs de la république de France, et que la république jeta pour son salaire dans cette prison. Il voulut, tout prisonnier qu'il était, confesser encore obstinément sa foi politique, et il planta, à cette place, un jeune arbre qu'il voua, selon la folie du temps, à la Liberté. La nature, à son tour, par une dérision cruelle et profonde, voulut que l'arbre de la liberté, qui était déjà mort partout, crût et fleurît dans une prison. Il y fleurit encore, mon enfant ; mais la liberté quand fleurira-t-elle ?

Vous me demanderez, continua-t-il, ce que c'est que l'arbre de la liberté. C'était un symbole, mon fils, un impuissant et inefficace symbole, qui n'éveillait aucun souvenir, n'excitait aucune émotion et n'avait rien en lui pour inspirer l'enthousiasme. Cet arbre n'a pas fait oublier celui de la croix. C'est celui-ci qui est le véritable symbole de la liberté sur la terre.

D'autres fois, le vieux comte choisissant parmi les entretiens auxquels il avait assisté, retraçait à ses petits-fils quelques-unes des maximes et des instructions de leur aïeul.

Si on lui parlait, leur racontait-il, de ceux qui lui avaient fait tant de mal, il interrompait et disait : Il faut les plaindre, mes enfants, et non les haïr. Étaient-ils les maîtres ? Vous voyiez mes périls ; voyiez-vous les leurs ? Les révolutions sont ingrates envers ceux qui les servent. Elles ont de dures exigences pour eux. Croyez-vous que ce soit en haine de moi qu'ils m'aient fait le sort qu'ils m'ont fait ? Dissuadez-vous, ils étaient plus occupés de leur salut que de ma perte. Ils me sacrifiaient aux erreurs d'autrui, pensant les détourner d'eux et les assouvir.

Il ne faut pas porter dans la politique les basses passions de la vie vulgaire. Tel vous y aura servi qui croyait vous nuire ; tel autre vous nuit, qui ne se proposait que de vous servir. Souvent, en attaquant l'homme, c'est à lui qu'on songe le moins. On poursuit, dans sa personne, un être idéal qui en comprend un grand nombre d'autres. On se défend contre lui d'un principe, d'une théorie, d'un pouvoir, dont il est devenu l'expression et le simulacre. On l'aimerait peut-être s'il n'était que lui ; mais on accable en lui toutes ces choses auxquelles il s'est transformé. Ses ennemis ne sont pas les siens ; ils sont les ennemis de ceux dont il est l'ami.

Élevez, élevez vos pensées et vos sentiments. Je n'ai point de querelle à moi ; n'avez vous-

mêmes ni ressentiments, ni regrets à vous. Rapportez tout à votre pays. L'avenir est profond et impénétrable ; il vous favorisera peut-être, comme le présent m'a failli. Si quelque pouvoir vous échoit jamais, ne vous souvenez de mes souffrances que pour éviter de les faire endurer à d'autres. Ce serait me trahir que de me venger.

Souvent la vengeance est une injustice ; plus souvent encore elle est une faute. Pour un ennemi dont on se délivre, combien d'autres ne suscite-t-on pas contre soi ? la générosité ne désarme point, je le veux ; mais la rigueur irrite et soulève, et cette irritation est contagieuse.

C'est parce qu'on est faible que l'on se venge ; c'est parce qu'on a le cœur aride et l'esprit borné, que l'on ne pardonne point. Les peuples ont d'admirables instincts pour pénétrer ces faiblesses. La voix maudite qui a prononcé que les morts seuls ne revenaient pas, n'a fait entendre qu'une erreur atroce. Les plus dangereux ennemis que l'on puisse avoir, ce sont les morts qu'on a faits.

Les anciens se faisaient de la vengeance un divin plaisir ; plaisir abject au contraire. Une noble joie est d'avoir pu se venger et de s'en être abstenu.

Un jour qu'on lui avait proposé je ne sais quel plan d'évasion : J'accepterais peut-être, nous dit-il,

si ma sentence était légale et juste. Mais, telle qu'elle est, elle me plaît trop, et je n'entends lui rien dérober. Qui s'inquiète de l'iniquité d'une sentence quand elle n'a point d'exécution? Je l'absoudrais par ma fuite; j'effacerais presque son injustice en en faisant cesser les effets. Il faut demeurer pour rendre, chaque jour, témoignage de ces violences. Il m'est bon qu'elles se prolongent, et qu'elles impriment dans ma vie une trace profonde et durable. C'est à ceux à qui elles pèsent à se délivrer de moi s'ils le peuvent. Je ne leur en veux pas épargner le soin.

Et puis, mes enfants, réfléchissez-y : ces sortes de projets ne s'exécutent point sans faire courir quelques hasards à ceux qui les favorisent. Dieu me garde de consentir jamais que qui que ce soit s'expose pour moi au moindre péril. Ce qui me reste de vie ne vaut pas que l'on y mette ce prix.

Le plus grand philosophe de l'antiquité refusa de se soustraire même à la mort. Une si généreuse action étonnerait aujourd'hui notre faiblesse. A peine si on la comprend; qui songerait seulement qu'on pût l'imiter? Mais, sans s'élever à un tel excès de vertu, chose qui n'appartient à personne aussi peu qu'à moi, il n'est pourtant pas interdit de prendre dans cet exemple ce qui peut s'assortir à une humble vie et à un vulgaire courage.

D'autres fois encore, le comte Richard leur redisait l'histoire du lieu, telle que son grand-père avait coutume de la lui conter.

Cette ville, leur disait-il, a eu, dans le vieux temps, des seigneurs vaillants et illustres. Eudes de Ham, quand Philippe-Auguste régnait, prit la croix des mains de ce Foulques de Neuilly « qui « était un prudhomme, à ce que rapporte le « chroniqueur<sup>1</sup>, faisant maints miracles et parlant « moult saintement de Dieu par France et par les « autres terres en tor. » Et le bon chevalier combattit courageusement aux deux assauts de Constantinople, le jour que Lascaris, Ducas, et Marzulphe, se disputant la dépouille sanglante du jeune Alexis, quand il eût fallu la défendre, laissèrent tomber sur la tête d'un comte de Flandre la couronne des empereurs grecs.

Trois ans après, Hues de Ham, « qui sires ert « d'un chastel que on appelle Ham en Vermandois, « faisait maintes et grandes appertises d'armes » à cette malheureuse bataille d'Andrinople où périt l'héroïque comte de Blois, et où l'empereur Baudouin tomba au pouvoir du roi des Bulgares.

Il y eut un autre seigneur de Ham, qui se fit tuer à la bataille de Montlhéry, au moment où les hommes d'armes de Louis XI mettaient en déroute l'aile gauche du comte de Charollais.

<sup>1</sup> Ville-Hardouin.